

de mes actes contre un second, de l'applaudissement soulevé par un de mes discours contre le discours qui suivait. Ainsi est faite l'opinion public. Elle ne veut pas reconnaître longtemps même son plaisir. Il faut qu'elle construise et qu'elle démolisse sans fin, pour reconstruire après, même les plus insignifiantes renommées. Elle finit par une suprême raison quand ses jouets sont morts et qu'elle s'appelle la postérité ; mais pendant qu'ils vivent elle n'est réellement pas encore l'opinion, elle est le caprice de la multitude.

Voilà ce que je vous disais un jour en descendant, nos fusils sous le bras, nos chiens sur nos talons, les pentes ravinées de sable rouge des hautes montagnes semées de châtaigners, qui font la toile peinte de la scène entre Saint-Point et le Mont-Blanc.

Où sont ces jours maintenant ? Où sont ces pensées nonchalantes qui s'échangeaient entre nous alors en conversations interrompues, comme les bruissements des saules et des chênes alternaient doucement sous les premières ombres des soirées avec les babillages des eaux courant à nos pieds dans les rigoles de la montagne ? Le rapide sillage du temps qui court, en changeant la scène et les spectateurs, nous a emportés tous deux sous d'autres latitudes de la pensée. Que d'autres entretiens aussi n'avons-nous pas eus depuis sur d'autres théâtres et sur de plus importants sujets ! Nous avons vu s'agiter les peuples, crouler les trônes, surgir les républiques, bouillonner les factions, et l'esprit des sociétés désorientées chercher à tâtons sa route vers l'avenir entre des ruines et des chimères, jusqu'à ce qu'il trouve le vrai chemin que Dieu seul peut lui éclairer. Ces méditations d'un autre âge ne s'écrivent ni en vers, ni en prose. Aucune langue ne contiendrait les actes de foi, les frissons de doute, les élans de courage, les abattements de tristesse, les cris de joie, les gémissements d'angoisses intérieures, les conjectures, les aspirations, les invocations, que les hommes préoccupés du sort des peuples, et mêlés à ce mouvement des choses humaines, se révèlent dans l'intimité de leurs âmes pendant cette traversée des révolutions. Ce sont des mots, des syllabes, des points de vue, des horizons qui s'ouvrent et qui se referment devant l'esprit en un clin d'œil. Cela ne se

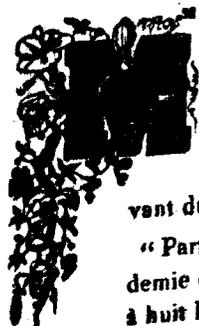
note pas dans les livres, mais dans l'intelligence et dans le cœur d'un ami. Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les seules pages où j'aie jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même, et ce qui ne sera jamais feuilleté que par vous. Quand j'aurais cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore ; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin ; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre les quatre pierres de granit gris, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale à l'extrémité du jardin, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon de soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos : vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répandre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas là encore la postérité, mais c'est un crépuscule de la vie humaine, après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent, c'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parcequ'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. « Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il donné une ombre au corps de l'homme ? C'est pour qu'en traversant le désert, l'homme puisse reposer ses regards sur cette ombre, et que le sable ne lui brûle pas les yeux. » Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire quand j'aurai passé.

LAMARTINE.



ASCENSION AÉROSTATIQUE.



R. Arban, aéronaute, parti en ballon le 2 septembre de Marseille, à six heures et demie du soir, est descendu à deux heures et demie du matin à Stubini, près Turin. Le *Courrier de Marseille* publie l'itinéraire suivant du voyage de M. Arban :

« Parti le dimanche 2 septembre, à six heures et demie du soir, du Château-des-Fleurs, je traversai à huit heures le bois de l'Esterel, et les expériences que je fis me démontrèrent que j'étais à la hauteur de quatre mille mètres. Déjà la température était froide, mais sèche et mon thermomètre centigrade marquait quatre degrés au-des-

sous de zéro. Le vent soufflait sud-ouest et me portait sur Nice.

« Je me suis trouvé pendant près de deux heures enveloppé de nuages fort épais audessous de moi : ma pelisse ne suffisait plus pour me garantir du froid, dont je souffrais surtout aux pieds. Je résolus néanmoins de continuer mon voyage, et je me décidai à franchir les Alpes, dont je savais n'être plus éloigné, ma provision de lest étant suffisante pour m'élever au-dessus des pics les plus hauts. Le froid augmentait, le vent devenait régulier, la lune m'éclairait comme le soleil en plein jour. J'étais au pied des Alpes ; les neiges, les cascades, les ruisseaux étincelaient ; les gouffres, les rochers formaient des masses noires qui servaient d'ombres à ce tableau gigantesque.